

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
six mois, 14
un an 25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, c MM. LAFFITE-BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et Co pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 27 Novembre 1866.

BULLETIN.

Rien de nouveau du Mexique. Des correspondances de New-York assurent néanmoins que tout en s'engageant à protéger nos nationaux, les Etats-Unis refusent de se charger en aucune façon de la dette mexicaine.

Nous résumons comme il suit les indications fournies par les journaux italiens au sujet de la mission du général Fleury : Le général Fleury dit l'Italie, a été reçu en audience particulière par S. M. le roi, et il a vu également le président du conseil et le ministre des affaires étrangères.

Il paraît certain que l'aide de camp de l'Empereur prolongera son séjour en Italie jusqu'à l'exécution de la convention de septembre et jusqu'à ce qu'on ait pu juger par les faits quelles en seront les conséquences.

Au spectacle de gala donné samedi pour célébrer le retour du roi Victor-Emmanuel, le général Fleury était dans la loge de l'ambassadeur français, M. le baron de Malaret. Cet incident a donné lieu à maint commentaire.

On lit dans une correspondance adressée de Civita-Vecchia, le 22 novembre, à la *Perseveranza* de Milan :

Ce matin, M. Odo Russell, arrivé de Florence, est parti de Civita-Vecchia pour Rome. Il va de nouveau, assure-t-on, conseiller au Pape la conciliation avec le roi d'Italie.

Enfin, une dépêche de Rome même apporte les renseignements ci-après :

Des navires de guerre des principales puissances de l'Europe sont en ce moment dans les eaux de Civita-Vecchia et l'on en attend d'autres. Tout annonce que Sa Sainteté Pie IX n'abandonnera Rome que dans un cas extrême; il se retirerait à Civita-Vecchia, où les dispositions sont prises pour toutes les éventualités.

Malgré son égoïsme à l'endroit des affaires de l'Europe, l'Angleterre a de très

graves sollicitudes. Dans huit jours, la manifestation réformiste de Londres. A cette heure même, un réveil de l'agitation féniane. Voici ce qu'on mande du pays irlandais :

« Dublin, vendredi soir.

Entre dix et onze heures du matin, un jeune homme de haute taille, ressemblant à un gentleman, et ayant l'apparence d'un américain, entra dans la Banque hibernienne, et s'y fit payer une traite de 950 liv. stg., près de 25,000 fr. tirée par la Banque commerciale de Glasgow. Mais quand il voulut sortir, il s'aperçut que toutes les issues de la Banque étaient gardées par la police, et il n'eût pas fait un pas en dehors qu'il fut entouré par une troupe d'agents de police comme suspect de fénianisme.

Il déclara se nommer John Mac-Pherson Mac-Gilvray, et on dit que c'est un écossais récemment arrivé d'Amérique.

Les saisies d'armes faites hier à Cork ont amené la découverte de 80 fusils Enfield, qui portent la marque « Kynock et Cie Birmingham. Les caisses d'armes étaient inscrites, dans le manifeste du seigneur saisi par les autorités, sous la rubrique « cuir et drap américain. »

A Limerick, on a saisi 8,000 balles et un grand nombre de moulins à projectiles.

« Cork, vendredi soir

Une grande alerte règne ici; on s'attend à une prise d'armes par les fénians. Il y a une grande immigration dans nos murs d'Irlandais américains.

« Limerick, vendredi.

Ce matin, on a arrêté ici dix individus, comme suspects de fénianisme. Une barrique contenant des balles a été découverte ainsi qu'un grand nombre de piques.

Tandis que ces nouvelles sont données par la presse anglaise, des télégrammes américains annoncent le départ pour l'Europe du chef fénian Stephens avec plusieurs centaines de conjurés.

Il n'y aura bientôt plus si mince Etat qui ne rêve sa réorganisation militaire. Le vent est à la poudre ou plutôt au moyen

de s'en servir. Le budget qui sera présenté prochainement à l'assemblée fédérale suisse porte dix millions pour l'achat de fusils à aiguille et autres engins destructeurs.

Un télégramme de source grecque annonce que Coroncos et Karata ont battu les Turcs. Ceux-ci auraient eu 3,000 morts et 2,000 prisonniers. Les insurgés auraient été également victorieux près d'Askyphos. Mustapha-Pacha aurait été rappelé et remplacé par Omer-Pacha. D'après les correspondances de Constantinople, cinq bataillons sont partis d'Alexandrie pour Gandie.

D'après une dépêche de Vienne, le baron de Beust aurait offert sa démission pour le cas où le ministère ne serait pas modifié dans un sens libéral.

Des divergences profondes ont éclaté, paraît-il, dans le protestantisme français entre les libéraux et les orthodoxes. Ceux-ci veulent changer les conditions actuelles de l'électorat protestant en n'accordant le droit de vote qu'à ceux de leurs coreligionnaires qui signeraient une confession de foi.

Ce serait un excellent moyen de rester les maîtres.

J. REBOUX.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence-Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

ALLEAGNE.

Vienne, 26 novembre,

Les journaux de ce matin publient le projet d'Adresse adopté par la commission de l'Adresse de la Diète de la Basse-Autriche. Ce projet prie respectueusement l'empereur de convoquer le Reichsrath.

Agram, 25 novembre.

La fête de Zrinyi a attiré ici une grande affluente de chefs slaves. On a même remarqué quelques Russes. Le drapeau hongrois a été foulé à terre. L'agitation est très-vive contre le gouvernement et contre la Hongrie.

Vienne, 26 novembre. Des informations de Pesth assurent que les chances d'arrangement augmentent.

BIRMANIE.

Trieste, 25 novembre.

Le paquebot du Levant a apporté des avis de Calcutta du 19 octobre. La révolution était terminée dans l'empire birman. Le commissaire britannique, envoyé dans ce pays, était de retour. La conclusion d'un nouveau traité entre l'Angleterre et la Birmanie était imminente.

HONGRIE.

Pesth, 25 novembre.

La gauche a résolu, dans une conférence tenue aujourd'hui, de ne pas prendre part aux délibérations de la commission tant qu'il n'aura pas été nommé de ministère hongrois.

ITALIE.

Venise, 25 novembre, matin.

Les résultats connus des élections de députés au Parlement italien par les provinces vénitienes sont jusqu'à présent favorables au parti modéré.

Florence, 26 novembre.

Les journaux annoncent que M. Vegezzi retournera prochainement à Rome avec une mission du gouvernement italien.

RUSSIE.

Saint-Petersbourg, 26 novembre.

Le ministre de la guerre a ouvert un concours pour la transformation de 162,000 fusils de percussion en fusils se chargeant par la culasse. Les travaux devront être exécutés à Saint-Petersbourg, Moscou, Kiev, Odessa, Wilna, et Varsovie. L'administration de l'artillerie et le ministère de la guerre recevront les offres jusqu'au 28 novembre (9 décembre).

SUISSE.

Berne, 25 novembre.

Le conseil fédéral vient d'accorder l'anonymat à la nouvelle Compagnie de la ligne internationale d'Italie qui s'est constituée pour terminer le chemin de fer du Simplon.

TURQUIE.

Corfou, 24 novembre, soir.

(Télégramme de source grecque.) Coroncos et Korata ont battu les Turcs. Ceux-ci auraient eu, dit-on, 3,000 morts et 2,000 prisonniers. Les insurgés auraient été également victorieux près d'Askyphes, Mustapha-pacha aurait été rappelé et remplacé par Omer-Pacha. Le vapeur *Panhellenion* a amené de nouveau, à Candie, des volontaires venant de Paros.

REVUE DES JOURNAUX

A défaut du *Moniteur*, dont la réserve est parfaitement explicable, le *Mémorial diplomatique* nous apporte d'importantes indications au sujet du Mexique et de l'Empereur Maximilien.

D'après la feuille autrichienne, le jeune souverain aurait été, jusqu'au 10 octobre, résolu à tenir tête à l'orage. C'est alors qu'il aurait appris, presque simultanément, la maladie de l'impératrice Charlotte, la mission du général Castelnau et les dispositions hostiles du cabinet de Washington. Ici nous laissons parler le *Mémorial* :

Après s'être empressé de transmettre par le télégraphe ses instructions à Miramar, S. M. Maximilien I^{er}, en proie à l'accablement le plus profond, se renferma pendant deux jours au château de Chapultepec, où il ne reçut personne. C'est dans la journée du 21 qu'il rentra dans sa capitale. Ayant mandé le maréchal Bazaine, il fit valoir l'urgence de prendre un parti en présence de la mission du général Castelnau coïncidant avec la déclaration faite dans un meeting par M. Seward, ministre des affaires étrangères aux Etats-Unis qu'avant la fin de l'année il n'y aurait plus un seul soldat français sur le territoire mexicain.

L'Empereur ajouta qu'avant de s'arrêter à une résolution définitive, il avait besoin de se recueillir : c'est pourquoi il allait se retirer à Orizaba, où il serait d'ailleurs plus à portée des nouvelles d'Europe, impatient qu'il était d'être rassuré le plus tôt possible sur l'état de l'impératrice. En effet, il remit le même jour le pouvoir entre les mains du maréchal Bazaine, sans toutefois abdiquer, puis il partit pour Orizaba.

Jusqu'ici les renseignements sont donnés comme positifs. Ce qui va suivre est plus conjectural, mais dans le même sens d'une résolution extrême. Le journal *La France* ayant annoncé le prochain embarquement de S. M. mexicaine, le *Mémorial* ajoute :

Nos informations ne nous permettent pas de douter que *La France* ne soit bien près de la vérité lorsqu'elle considère le départ de l'Empereur du Mexique pour l'Europe comme un fait très probable; peut être même accompli en ce moment. Les ministres qui, après que l'Empereur eût quitté la capitale, avaient offert leur démission collective, ont, sur les instances du maréchal Bazaine, repris la direction des affaires.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 28 NOVEMBRE 1866.

— 12. —

LE DÉMON DU JEU

— V —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 25 novembre.)

Le jeune gentilhomme, ignorant le danger qui le menaçait, marchait tout rêveur; il pensait à son malheureux ami Simon Turchi qui, succombant au chagrin et aux peines de cœur, gémissait souffrant dans son lit au moment où lui-même Geronimo allait donner un sérénade à sa bien-aimée Marie. Il déplorait aussi intérieurement le mauvais état des affaires de Simon et se promettait de le sauver, même au prix de grands sacrifices, dès que le mariage lui aurait donné une existence indépendante. Si cependant le jeune chevalier eût pu soupçonner qu'à quelques pas de lui, trois assassins l'attendaient et que Simon Turchi les avait payés pour le tuer! Mais non, il était absorbé dans des pensées de compassion et d'affection pour son cruel ennemi.

La troupe n'était plus loin de la rue de

Hoboken, Julio s'efforçait de percer les ténèbres du regard et de découvrir si rien ne se remuait derrière le puits.

Tout à coup il vit une ombre noire s'agiter auprès du puits et se porter en avant.

Tremblant d'angoisse, et pour se faire reconnaître des ribauds, Julio tira tout à coup son épée et s'écria :

— A l'assassin! Ajusto! ajusto! A l'assassin! au secours! au secours!

Mais il avait parlé beaucoup trop pour la réussite de son projet; car à cet avertissement, Geronimo tira aussi l'épée et s'adossa contre le mur d'une maison pour ne pas être assailli par derrière.

Les joueurs de luth, hurlant d'effroi, s'enfuirent dans la rue du prince; et Julio resta au milieu de la rue à crier et à agiter son épée.

Un instant seulement s'était écoulé depuis le premier appel de Julio. L'homme qu'il avait aperçu près du puits se précipita, suivi de deux compagnons, du côté de la rue où le signor Geronimo se tenait prêt à se défendre. L'assassin qui précédait les autres courut les bras tendus sur le jeune gentilhomme, et croyait lui plonger son épée dans le sein; mais un habile mouvement écarta son arme de côté et l'agresseur lui-même tomba avec une telle force sur l'épée de Geronimo que la lame le perça de part en part et sortit derrière le dos.

L'assassin s'affaissa lourdement en arrière et murmura encore comme adieu à la vie, d'une voix plaintive et douloureuse.

— O Mojo! Ah! je meurs; Brufferio est mort!

Sans prendre garde au scélérat abattu,

le gentilhomme s'élança en avant et perça l'épaule d'un des autres assassins. Convaincus qu'ils avaient affaire à un adversaire fort habile, les deux ribauds tournèrent le dos et s'efforcèrent d'échapper à ses coups; mais Geronimo les poursuivit bien au delà du puits.

Julio courait derrière lui, criant, vociférant, et frappant de son épée dans l'obscurité, comme s'il avait à combattre de nombreux ennemis. Lorsque Geronimo revint avec le domestique à l'endroit où était le cadavre du ribaud, il s'y trouvait déjà trois ou quatre veilleurs de nuit qui donnaient de leurs cornets pour appeler du secours; beaucoup de têtes se montraient aux fenêtres des maisons voisines, et même un bourgeois sortait de sa demeure, une lampe à la main.

Les veilleurs de nuit, après avoir appris ce qui s'était passé, examinèrent le corps inanimé pour s'assurer s'il donnait encore quelque signe de vie.

— Laissez-le là, dit l'un d'eux, c'est Brufferio le ribaud. Dieu soit loué, que ce scélérat ait enfin trouvé la fin qu'il méritait.

Les son des cornets avait retenti dans les rues éloignées et quelques veilleurs de nuit accouraient encore sur le lieu de l'attentat.

Sur ces entrefaites, Julio était en train de bavarder; il racontait et répétait sur tous les tons qu'il avait eu affaire à deux assassins à la fois, qu'il avait frappé l'un au visage et qu'il avait traversé la poitrine à l'autre. Que ce dernier eût encore pu s'enfuir, il n'y comprenait rien; il ne doutait cependant pas qu'on ne dût le trouver quelque part mort ou mourant.

Le jeune gentilhomme qui croyait naïve-

ment au récit du domestique de Turchi, le remercia de l'aide qu'il lui avait prêtée et lui déclara qu'il lui devait réellement la vie, puisqu'il était lui qui l'avait averti de l'approche des assassins.

Le cadavre fut emporté et déposé derrière le puits jusqu'à ce qu'on apportât une civière pour l'enlever.

Le chef des veilleurs de nuit s'approcha de Geronimo et lui dit :

— Où demeurez-vous, signor? Deux de mes hommes vous accompagneront pour qu'il ne vous arrive aucun autre accident. Ne refusez pas notre secours. Les scélérats qui ont échappé pourraient vous attendre pour venger sur vous la mort de leurs compagnons.

— Que dois-je faire? dit le gentilhomme préoccupé à Julio. La sérénade ne peut être donnée sans joueurs de luth; et puis comment pourrais-je chanter après une telle émotion? Mais la jeune fille écoutera et attendra. Si elle n'entend pas la sérénade, elle croira qu'un malheur m'est arrivé. Allons, je vais me rendre chez Van de Werve pour ne pas laisser là de sujets d'inquiétude. J'accepte votre offre, veilleurs, et je vous récompenserai généralement du service que vous me rendez. Je dois revenir au Kipdorp dans quelques instants; vous attendrez dans la rue jusqu'à ce que je revienne pour regagner ma demeure. Suivez-moi.

Geronimo, accompagné des veilleurs de nuit et de Julio, longea la Crapaudière et atteignit bientôt l'église Saint-Jacques dans les environs de laquelle se trouvait la demeure de Van de Werve. Il frappa et lorsqu'on sut qu'il était là, la porte s'ouvrit.

Le gentilhomme exprima encore une fois sa vive reconnaissance à Julio et lui

promit de dire à son maître combien il s'était comporté courageusement et quel service éminent il lui avait rendu.

La porte se referma et Julio se hâta de se rendre par le Kipdorp vers le pont de la Vigne.

Il allait frapper à la demeure de son maître, mais à son grand effroi, la porte s'ouvrit d'elle-même, comme si quelqu'un l'eût attendu.

— Est-ce toi, Julio? demanda une voix dans l'obscurité.

Le domestique reconnut la voix de son maître et entra sous la porte.

— Est bien, lui demanda-t-on d'une voix étouffée, est-il mort?

— Qui?

— Qui? Geronimo?

— Silence! c'est au contraire Brufferio qui est mort. Signor Geronimo lui a passé son épée à travers le corps.

— Ainsi tu n'as pas le portefeuille?

— Vous le pensez bien!

— Et les couronnes d'or?

— Je les ai données à Brufferio.

— Pietro Mostajo, tu m'as trahi dit le signor à l'oreille de son domestique en le saisissant convulsivement par le bras.

Viens, viens, rends moi compte de ce qui est arrivé! Tremble, stupide lâche, tremble le facteur de Lucques te connaîtra.

— Ebbene che stal murmura Julio. Alors le signor Geronimo saura aussi qui a payé Brufferio pour l'assassin.

Un cri rauque comme un gémissement étouffé retentit dans le vestibule. La porte se referma.

HENRI CONSCIENCE.

La suite au prochain numéro.